

François Marie Le Goff

52^{ème} régiment d'infanterie coloniale



Résumé

François Marie Le Goff est né le 3 septembre 1881 à Coat-Méal, 29035, Finistère. Il est décédé le 30 septembre 1915 à Souain-Perthes-lès-Hurlus, 51553, Marne, Champagne-Ardenne.

Alors qu'il se trouvait sur le front, sa fille aînée Marcelle Marie Perrine se noya (dans un lavoir?). Née à Plouarzel le 12 juillet 1913, elle est décédée le 29 juillet 1915.

Son père François obtint une permission pour les funérailles de sa fille et repartit au front. Neuf mois plus tard, naissait Casimir.

François s'était marié le 14 juillet 1912 à Milizac avec Marie Jeanne Treguer née le 6 mai 1887 à Bourg-Blanc et décédée le 4 juin 1975 à Saint-Renan.

Marraine Jeanne, c'est ainsi qu'on l'appela plus tard, eut 3 enfants : Marcelle, Jean (tonton Jean frère des écoles) et Casimir mon parrain.

Tiré de la page de Plouarzel du site web :

<http://www.archives-nationales.culture.gouv.fr/livre-d-or-des-morts-pour-la-france-1914-1918#5/42.326/6.152>

M.B. 7

R-854

MINISTERE DES PENSIONS

CABINET du MINISTRE

L I V R E d' O R

Service de l'Etat-Civil et des
Sépultures Militaires

COMMUNE de : PLOUARZEL

DEPARTEMENT de : Finistère

NOM et Prénoms	Date et lieu de naissance	Régiment et grade	Date et lieu du décès
LANSSONNEUR René Marie	7 Mars 1884 Plouarzel	219° Rgt Inf. soldat	13 Aout 1916 Estrées Somme
LE DOT Jean Marie	9 Juin 1890 Plouarzel	371° Rgt Inf . soldat	1° Nov.1918 Salonique Grèce
LE FOLL Jean Marie	19 Juil.1894 Plouarzel	168° Rgt Inf soldat	29 Sept.1915 Stenay Meuse
LE GAC Jean Pierre	14 Mars 1896 Plouarzel	412° Rgt Inf. soldat	21 Juil.1918 Tigny Aisne
LE GLEAU René Marie	29 Nov. 1883 Plouarzel	3° Rgt Inf.Col. soldat	22 Août 1914 Rossignol Belg.
LE GOFF François Marie	3 Sept.1881 Coat Meal Finistère	52° Rgt Inf.Col. soldat	30 Sept.1915 Souain (Marne)
LE GOFF Gabriel Marie	7 Déc.1892 Plouarzel	71° Rgt Inf. soldat	21 Aout 1914 Arsemont Belg.



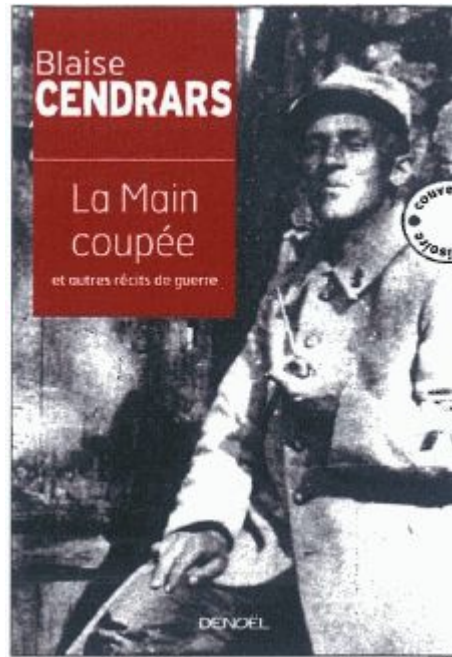
Dans les tranchées de Souain où mourut François Marie Le Goff , du 52ème régiment d'infanterie coloniale, le 30 septembre 1915. Deux jours avant, au même endroit, Blaise Cendrars, suisse engagé dans la légion étrangère, perdit son bras droit.

Il tirera de cet événement un roman autobiographique « La main coupée ».

A-t-il connu François Le Goff ? Qui sait ?

Marcel pense que son grand-père est décédé le 26 septembre. La bataille, selon les documents des pages suivantes, fut à son apogée la nuit du 25 au 26 septembre. A-t-il été blessé à ce moment-là ? Son régiment quitta les lieux le 30.





- Auteur(s) : [*Blaise Cendrars*](#)
- Editeur : *Editions Denoël*
- Parution : *31/10/2013*
- Nombre de pages : *433*
- Nombre de livres : *1*
- Expédition : *465*
- Dimensions : *20.50 x 14.20 x 2.90*

Résumé :

En août 1914, un jeune poète suisse qui réside à Paris s'engage comme volontaire dans l'armée française. Bientôt reversé dans la Légion étrangère, Blaise Cendrars (1887-1961) combat sur le front de Somme puis il prend part à la grande offensive de Champagne. Grièvement blessé le 28 septembre 1915, à l'assaut des tranchées allemandes, il est amputé de son bras droit de combattant et d'écrivain. Il sera désormais le manchot des lettres françaises. Tout au long d'une oeuvre abondante et d'une grande diversité, Cendrars est revenu sur l'année qu'il a passée au front et sur ses souvenirs de la Grande Guerre. Condamnant les idéologies qui ont déchaîné et exploité la violence, l'ancien caporal prend le parti des hommes dont il a partagé le combat et les souffrances. Avec une froide lucidité, il montre comment la civilisation européenne a sabordé ses valeurs pour se transformer en machine de guerre. Grande figure de la poésie moderne, ami d'Apollinaire, de Chagall et de Léger, l'auteur de *La Prose du Transsibérien*, de *Moravagine* et de *L'Homme foudroyé* est un témoin majeur de la Première Guerre mondiale qui a ravagé sans retour le monde contemporain et bouleversé sa vie d'homme et de poète. Ce volume réunit pour la première fois les principaux récits de guerre de Blaise Cendrars : *La Main coupée*, *L'Égoutier de Londres*, *Dans le silence de la nuit*, *J'ai tué et J'ai saigné*.

Biographie:

Né à La Chaux-de-Fonds (Suisse) le 1er septembre 1887, Frédéric Sausser parcourt le monde avant de s'installer à Paris. Mobilisé, il est grièvement blessé pendant l'offensive de Champagne. Reprenant sa vie errante, il se passionne pour le cinéma. Il continue à publier régulièrement jusqu'à sa mort à Paris le 21 janvier 1961.

Arg 3195

(28962)

CAMPAGNE 1914-1918

1

HISTORIQUE

DU

52^e RÉGIMENT
D'INFANTERIE
COLONIALE



LIBRAIRIE CHAPELOT
PARIS

21

OFFICIERS

ayant commandé le Régiment



PETITDEMANGE, lieutenant-colonel, du 2 juin 1915 au 25 septembre 1915.

CHEVALIER, chef de bataillon, du 25 septembre 1915 au 6 octobre 1915.

PETITDEMANGE, lieutenant-colonel, du 6 octobre 1915 au 22 novembre 1916.

FAUCON, lieutenant-colonel, du 22 novembre 1916 au 28 décembre 1916.

PETITDEMANGE, lieutenant-colonel, du 28 décembre 1916 au 3 avril 1917.

GARNIER, colonel, du 3 avril 1917 au 16 avril 1917.

EDEL, chef de bataillon, du 16 avril 1917 au 22 avril 1917.

BRISSET, colonel, du 22 avril 1917 au 23 avril 1917.

LAFITTE, lieutenant-colonel, du 23 avril 1917 au 23 août 1917.

EDEL, chef de bataillon, du 23 août 1917 au 3 septembre 1917.

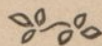
LANDAIS, lieutenant-colonel, du 3 septembre 1917 au 1^{er} octobre 1917.

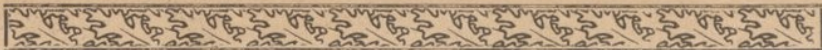
COQUET, lieutenant-colonel, du 1^{er} octobre 1917 au 12 novembre 1917.

EDEL, chef de bataillon, du 12 novembre 1917 au 9 décembre 1917.

COQUET, lieutenant-colonel, du 9 décembre 1917 au 16 août 1918.

EDEL, lieutenant-colonel, du 16 août 1918 au 1^{er} mars 1919.





CITATIONS



FOURRAGÈRE AUX COULEURS DE LA MÉDAILLE MILITAIRE



Citations du Régiment à l'Ordre de l'Armée

Le Général commandant la IV^e Armée cite à l'Ordre de l'Armée le 52^e Régiment d'Infanterie Coloniale :

« Remarquablement entraîné et préparé, quoique de récente formation, a, le 26 septembre 1915, brillamment enfoncé de haute lutte toute une série de lignes allemandes successives et s'est ensuite vaillamment maintenu en position pendant cinq jours de bombardement intense.

« Le Général commandant la IV^e Armée,
« Signé : GOURAUD. »

(Extrait de l'Ordre Général n^o 477 en date du 28 janvier 1916).



DÉCISION DU GÉNÉRAL COMMANDANT EN CHEF DU 23 NOVEMBRE 1917

« Régiment d'élite qui s'est fait, en Champagne, sur la Somme et à Verdun, une splendide tradition d'action énergique, de culte raisonné de l'offensive et d'indomptable ténacité. Le 24 septembre 1917, attaqué après un violent bombardement dès son entrée en secteur, n'a pas attendu l'arrivée de l'infanterie allemande sur ses tranchées, s'est lancé à la baïonnette et à la grenade sur l'ennemi et l'a reconduit dans ses lignes de départ en lui enlevant des prisonniers et en faisant définitivement avorter son attaque. A ensuite tenu pendant cinq semaines un secteur fortement pressé par l'ennemi sans perdre un pouce de terrain. »



3



ORDRE N° 407. — V^e ARMÉE. — 22 SEPTEMBRE 1918.

« Le 52^e régiment d'infanterie coloniale, sous le commandement éclairé et énergique du lieutenant-colonel Coquet, a défendu pendant plusieurs jours, avec une ténacité héroïque, la ligne de résistance dont il avait la garde, contre des attaques ennemies très vigoureuses et renouvelées deux fois par jour après une violente préparation. A rejeté notamment une attaque effectuée par trois régiments sur une croupe tenue par un seul bataillon. A rétabli, par d'énergiques contre-attaques, la situation compromise à sa droite et à sa gauche. »

« Le Général commandant la V^e Armée,

« Signé : BERTHELOT. »

La fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre a été conférée au 52^e Régiment d'Infanterie Coloniale, par décision ministérielle du 2 décembre 1917.



Citations obtenues par des Unités du Régiment

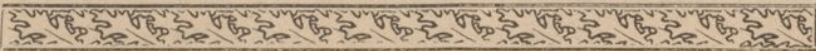


ORDRE DE LA X^e ARMÉE N° 245 DU 15 DÉCEMBRE 1916

Le Général commandant la X^e Armée cite à l'Ordre de l'Armée :

« LA 10^e COMPAGNIE DU 52^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE :

« Au combat du 14 octobre 1916, brillamment enlevée par son chef, le capitaine Loubon, la 10^e compagnie a atteint en un superbe élan, sous un tir de barrage d'une intensité inouïe, tous les objectifs qui lui avaient été assignés. A fait preuve d'une endurance et d'une énergie au-dessus de tout éloge, en s'organisant et se maintenant sur les positions conquises, malgré des pertes énormes et un flanc découvert. »



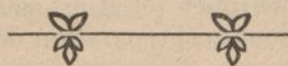


4

HISTORIQUE

DU

52^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE



Origines du Régiment

Le 2^e régiment mixte colonial (devenu par la suite le 52^e R. I. C.) a été constitué le 4 mai 1915 à Puget-sur-Argens (Var) : 1^o par un bataillon (commandant Fleury) venu du dépôt du 2^e R. I. C. (Brest) qu'il avait quitté le 2 mars 1915 pour le camp de Fréjus; 2^o par un bataillon (commandant Chevalier) formé par une compagnie de chacun des régiments suivants : 2^e R. I. C. (Brest); 3^e R. I. C. (Rochefort); 6^e R. I. C. (Lyon); 7^e R. I. C. (Bordeaux).

Le régiment, commandé par le lieutenant-colonel Petit-demange, est alors constitué comme suit : 8 compagnies, 1 compagnie H. R., 1 section de mitrailleuses.

Le 21 mai 1915, deux nouvelles sections de mitrailleuses sont constituées par des éléments prélevés sur les compagnies du régiment.

Ces deux sections, jointes à la section déjà existante, constituent la compagnie de mitrailleuses du régiment.

Le 2 juin, le régiment est dirigé sur Mailly où il arrive le 4; le 13, il quitte Mailly par voie ferrée et débarque le même jour à Cuperly.

Le 14, le régiment est porté à trois bataillons par l'adjonction d'un bataillon (commandant Huard) du 1^{er} régiment mixte colonial dissous le même jour; une compagnie de mitrailleuses de brigade est formée à cette même date à l'aide d'éléments prélevés sur les trois bataillons.

Le régiment est alors constitué comme suit : 12 compagnies, 1 compagnie H. R., 1 compagnie de mitrailleuses de régiment, 1 compagnie de mitrailleuses de brigade.

Le 1^{er} juillet, le régiment quitte Cuperly par voie ferrée et débarque le jour même à Somme-Tourbe; il occupe jusqu'au 3 juillet les cantonnements de la Salle et de Saint-Jean-sur-Tourbe.

Le 3, le régiment gagne par voie de terre Tilloy, la Croix-en-Champagne, Saint-Julien-de-Courtaisols. Il occupe ces localités jusqu'au 22 juillet.

Le 22 juillet, départ pour Suippes; le régiment s'établit au bivouac à l'ouest de cette ville.

Le 27, le régiment est mis à la disposition de la 7^e D. I. pour l'exécution des travaux.

Le 16 août 1915, le 2^e Régiment mixte colonial devient le 52^e Régiment d'Infanterie coloniale.

Le 17 août 1915, le 52^e R. I. C. rejoint son corps d'armée (le 2^e C. A. C.) à Suippes, et il est employé à des travaux dans le secteur de Souain (préparation de l'attaque du 25 septembre).

Pendant cette période de travaux, les pertes sont : Officiers tués, 2; blessés, 2. Troupe : tués, 24; blessés, 95.

L'Offensive de Champagne

(Septembre 1915)

C'est alors que se déclencha, en Champagne et en Artois, une offensive qui faillit nous donner la victoire. Les Marsouins, comme toujours, furent à l'honneur. Le 52^e R. I. C. attaqua en Champagne. Voici comment le capitaine Diverres narra cette attaque, la première du régiment :

« Le 21 septembre, nos parallèles n'étaient pas à plus de 100 mètres des tranchées ennemies et, bien que nos places d'armes ne fussent pas entièrement achevées, nous nous trouvions cependant dans de bonnes conditions pour entamer l'offensive.

« Comme régiment de choc, le 52^e R. I. C. ne laissait rien à désirer. Il avait été aguerri par plus de six mois d'exercices, d'entraînement, par des périodes d'occupation de tranchées et par des travaux exécutés de jour et de nuit, à proximité de l'ennemi, sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses.

« Le moral des hommes était excellent, la confiance très grande, car nul n'ignorait que cette fois une puissante artillerie appuierait le mouvement en avant et que les munitions ne feraient pas défaut. L'état sanitaire était également satisfaisant. Bien qu'un peu amaigris par les veilles et les travaux du dernier mois, nos soldats n'en étaient pas moins vigoureux, alertes, décidés et capables, en un mot, de supporter les fatigues et les vicissitudes d'une marche en avant de longue durée. Ils l'ont amplement prouvé dans la formidable bataille qui suivit.

« L'artillerie entama l'action le 22 septembre; son tir, extrêmement violent, continua les 22 et 25 septembre et atteignit sa plus grande intensité dans la nuit du 24 au 25. Des bois où le régiment était bivouaqué, on apercevait quelques points d'arrivée des projectiles d'artillerie lourde et les bouleversements qu'ils semblaient produire dans les lignes adverses, augmentaient encore la confiance de tous dans le succès.

« L'artillerie allemande répondait sans toutefois que son feu égalât la puissance du nôtre. Au cours de la préparation d'artillerie, les dernières mesures furent prises pour la marche en avant.

« Dans l'après-midi du 24, l'ordre du jour du généralissime fut lu à la troupe et chacun se prépara à faire bravement son devoir. L'ordre d'attaque de la division fut communiqué dans la soirée : le régiment devait faire partie des troisième et quatrième vagues, il avait pour objectif les ouvrages de Presbourg et de Wagram, et ces ouvrages enlevés, il devait continuer à progresser aussi loin que possible. La route de Souain à Somme-Py limitait à gauche le secteur d'attaque de la division.

« A minuit, les bataillons quittèrent leurs bivouacs pour gagner les emplacements d'attente situés tout près des parallèles de départ. Ce mouvement, exécuté par nuit noire, dans des parallèles et des boyaux enchevêtrés, suivi par tous les éléments d'une division, s'accomplit avec ordre. A 3 heures du matin, les bataillons étaient à pied d'œuvre et recevaient un complément de munitions (2 grenades par homme).

« Vers 6 heures, l'heure de l'attaque fut communiquée à la troupe. On eut soin d'expliquer aux hommes que l'artillerie cesserait son tir à 9 heures; que la première vague quitterait la parallèle de départ à 9 h. 10; que la deuxième vague la remplacerait dans la parallèle de départ et déboucherait quand la première aurait gagné une distance de 50 mètres; que les autres vagues procéderaient de même; que le tir d'artillerie reprendrait alors, non sur les premières tranchées ennemies, mais sur celles plus en arrière pour se continuer suivant notre avance.

« Jusqu'à 9 heures, l'artillerie française fut seule en action. A 9 h. 10, la première vague bondit hors de la parallèle de départ et, entre 9 h. 15 et 9 h. 20, ce fut le tour des troisième et quatrième vagues dont le 52^e faisait partie.

« Mais entre le moment où cessa le tir de notre artillerie et celui où déboucha la première vague, l'ennemi s'était ressaisi. Il déclencha un formidable barrage entre ses lignes et les nôtres; ce barrage ne réussit pas à arrêter la marche de nos vagues, mais, le régiment, sur une distance de moins de 200 mètres, laissa le quart de son effectif.

« La première parallèle allemande était faiblement occupée, il n'en était pas de même des autres où l'on se heurta à la résistance opiniâtre de certains groupes disséminés dans les îlots de résistance soigneusement aménagés. L'ordre étant de ne pas entrer dans les tranchées, mais de progresser par les terre-pleins pour ne pas ralentir l'élan, la marche en avant continua. Les vagues se reformaient d'elles-mêmes, après le franchissement des obstacles, et les ouvrages de Presbourg et de Wagram furent abordés et enlevés après un très rude combat de tranchée où la baïonnette joua le plus grand rôle. Peu ou pas de prisonniers : l'acharnement était trop grand de part et d'autre.

« Au delà des ouvrages de Presbourg et de Wagram, le terrain était à peu près dépourvu de travaux de défense et l'on put s'avancer jusqu'aux dernières crêtes bordant la Py.

« Mais des troupes d'attaque, il ne restait qu'une mince ligne formée de groupes d'hommes de tous les régiments, encore animés d'une belle ardeur offensive. Certains éléments, retardés par la résistance qu'ils avaient rencontrée, rejoignaient, et l'on pouvait espérer l'arrivée prochaine des réserves. L'enthousiasme était grand malgré la fatigue et les pertes. Pour tous, la percée était un fait accompli. Plus de 6 kilomètres avaient été franchis, 11 lignes de tranchées enlevées, dont quelques-unes renforcées de réseaux encore intacts, et deux ouvrages puissamment organisés avaient été enlevés de haute lutte. Nous dûmes cependant nous arrêter, notre barrage roulant, fixé à la dernière crête de la Py, s'opposait à toute avance.

« Tout fut mis en œuvre pour faire allonger le tir. Des agents de liaison furent envoyés vers l'arrière, mais il est probable qu'ils ne purent remplir leur mission. Une pluie torrentielle qui tombait depuis 10 heures du matin empêchait le vol des avions et aucune liaison téléphonique n'avait pu être organisée, le personnel étant dispersé ou hors de combat.

« Néanmoins, vers midi, le lieutenant-colonel Petitdemange fit savoir que l'artillerie allait allonger son tir. Notre barrage ayant été reporté plus loin, la première ligne se porta en avant. Il était trop tard. Après avoir progressé de quelques pas, la ligne était clouée sur place par un feu terrible de mitrailleuses partant d'une tranchée bordant la crête et des boqueteaux environnants. Ce feu de mitrailleuses était appuyé par un tir d'artillerie très bien réglé qui augmenta d'intensité et forma vite un obstacle infranchissable dans le secteur d'attaque de la division. »

.....

Les jours suivants furent employés à l'organisation du terrain conquis. Le régiment fut relevé le 30 septembre et il cantonna jusqu'au 3 octobre au bivouac O (bois de Bussy).

La bataille de Champagne lui avait coûté : Officiers tués, 9; blessés, 22. Troupe : tués, 144; blessés, 665; disparus, 188.

A la suite de ce combat, le régiment fut cité à l'Ordre de l'Armée dans les termes suivants :

(Extrait de l'Ordre général n° 477, en date du 28 janvier 1916.)

« Le Général commandant la IV^e Armée, cite à l'Ordre de l'Armée le 52^e R. I. C. :

« Remarquablement entraîné et préparé quoique de récente formation, a, le 26 septembre 1915, brillamment enfoncé de haute lutte tout une série de lignes allemandes successives et s'est ensuite vaillamment maintenu en position pendant cinq jours de bombardement intense.

« Signé : GOURAUD. »

De la Champagne à la Somme

Le 3 octobre, le régiment est enlevé, par autos, de Bussy-le-Château et conduit à Oiry-Mareuil d'où il est dirigé par chemin de fer, le 4, sur Clermont-sur-Oise où il débarque le même jour.

Des renforts étant arrivés, les compagnies sont reformées; l'instruction et l'entraînement reprennent; des cours d'élèves caporaux, d'élèves sous-officiers, de perfectionnement, et des conférences sont organisés.

Le 26 décembre, le régiment quitte ses cantonnements, gagne Poix par voie de terre, y embarque le 31 décembre, débarque à Noyelles et occupe les cantonnements de Forest-l'Abbaye, la Motte-Buleux et Neuilly-l'Hôpital. Du 3 au 16 janvier, le régiment exécute des manœuvres au camp de Saint-Riquier.

Le 1^{er} février 1916, il est créé une deuxième compagnie de mitrailleuses de régiment. La composition du 52^e R. I. C. devient la suivante : 12 compagnies, 1 compagnie H. R., 2 compagnies de mitrailleuses de régiment, 1 compagnie de mitrailleuses de brigade.

Le 15 février, le régiment prend le service des tranchées à Armancourt, cote 99, l'échelle Saint-Aubin. Le 19 avril, il quitte ce service et cantonne au Frétoy et à Rollot.

Pendant cette période du 15 février au 19 avril, les pertes ont été les suivantes : Officier blessé, 1. Troupe : tués, 18; blessés, 51; disparu, 1.

Le 4 mai, le régiment prend les tranchées à Tilloloy-Popincourt, Dancourt, et il les garde jusqu'au 13 août 1916.

Depuis le 20 février, la bataille pour Verdun a éclaté; les deux corps d'armée coloniaux n'y participent pas (seuls le R. I. C. M., le 41^e et le 43^e R. I. C. y représentent les Mar-souins); ils organisent le secteur entre Roye et Lassigny.

Pendant six mois, ce ne sont que travaux formidables et patrouilles incessantes. D'ailleurs peu de pertes au régiment pour qui cette période a plutôt été un repos.

Le 13 août, relève; le régiment cantonne à Royaucourt jusqu'au 3 septembre.

A cette date, il est dirigé, en autos, sur le camp de Wincourt où, jusqu'au 28 septembre, il est soumis à un entraînement sévère que rendait nécessaire le long séjour qu'il venait de faire dans un secteur calme. La tranchée fatigue une troupe, lui fait perdre une partie notable de sa valeur combattive; les hommes d'une même compagnie ne se connaissent pas toujours, les bataillons s'ignorent. La cohésion, principale force d'une unité finit par s'atténuer.

Tout le mois de septembre fut donc employé à une remise en main nécessaire.

Les équipes de grenadiers furent particulièrement entraînées; les F. M. qui ne s'étaient jamais servi de leur arme au régiment dans une période active, virent leur instruction mise au point. De nombreuses théories furent faites aux hommes sur la tactique nouvelle inaugurée dans la Somme. L'artillerie lourde règne maintenant en maîtresse sur le champ de bataille; elle écrase les lignes adverses que l'infanterie occupe ensuite.

Le 25 septembre 1916, anniversaire de la bataille de Champagne, le colonel passe le régiment en revue et, le reste de la journée fut consacré à une fête organisée avec le concours du 18^e R. I. T.

Le 28, le régiment gagne à pied le camp de Marly où il s'installe. Le canon s'entend plus distinctement, du côté des Anglais surtout. Le 29, les officiers vont reconnaître les emplacements de leurs unités dans le secteur qui est assigné au régiment. Dès Dompierre, le champ de bataille offre au regard un aspect désolé; les réseaux de fils de fer ravagés, les trous d'obus en quantité innombrable témoignent de l'âpreté des combats du 1^{er} juillet. Les cimetières de Dompierre sont remplis de tombes de soldats français. Le village où l'on s'est battu n'est plus qu'un amas de décombres.

A quelque distance de Dompierre, à mi-chemin d'Assevillers, se trouve le P. C. du général de division. La pluie a détrempé le terrain; les camions ont défoncé toutes les routes. Jusqu'à Assevillers, peu de mouvement, tous les ravitaillements se font de nuit. Assevillers a souffert, mais moins que Dompierre. C'est à l'entrée du village que l'on prend le boyau interminable qui conduit à travers un plateau dénudé, d'abord à Belloy-en-Santerre, puis, en première ligne, en avant de ce qui fut le parc de Belloy.

Les boyaux de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Réunion, des Sénégalais, sont trop connus de tous les hommes du régiment pour ne pas rappeler ici leur nom. Il faut absolument y passer car à Assevillers commence le Ravin de la Mort où se trouvent nos batteries avancées et qui est constamment battu par le canon ennemi.

Le 1^{er} octobre, le 1^{er} et le 2^e bataillons prennent les lignes en avant de Belloy-en-Santerre, près de Barleux; le 3^e bataillon reste en réserve de brigade à Assevillers.

Les tranchées qu'il occupe sont ébouloées ou pleines d'eau; le village est bombardé durant la journée.

Dès le 2, le 3^e bataillon fournit des travailleurs au P. C. de la brigade (au Grand Bois) et en première ligne (boyau de Tahure), puis tous les jours, l'effectif est réparti dans le secteur suivant les besoins : des hommes sont mis à la disposition des bataillons en ligne, d'autres à la disposition du 33^e R. I. C. Les compagnies travaillent souvent sous le bombardement et subissent des pertes sérieuses.

La Bataille de Champagne

(25 SEPTEMBRE 1915)

Le front sur lequel les armées françaises ont attaqué en Champagne s'étend du massif de Moronvillers à la vallée de l'Aisne vers Servon.

C'est une région de larges ondulations où les mouvements de terrain les plus élevés sont cotés entre 180 et 190 mètres. Quelques collines aux pentes plus rapides ont un commandement assez étendu ; ce sont les « buttes ». Des bois de pins dont les lisières affectent des formes presque géométriques couvrent la plupart des hauteurs. Les routes nationales et départementales, que leur bordure d'arbres permet de distinguer au loin, coupent droit le terrain. Tout ce paysage a un aspect simple et linéaire : la vue s'y étend à de grandes distances.

Les villages sont rares et bâtis presque tous au bord des petites rivières la Suippe, la Ain, la Tourbe, dont les vallées marquent entre les massifs boisés de légères dépressions. Le front est jalonné par Aubérive, à l'ennemi, Souain, Perthes, Le Mesnil et Massiges, qui sont à nous.

Ce sont les seuls noms qui figurent sur les cartes, mais depuis un an une nomenclature géographique nouvelle est née. Il n'est pas de mouvement de terrain, il n'est pas de bois, qui n'ait été pour des commodités militaires numéroté ou baptisé selon sa forme ou selon la fantaisie de l'artillerie ou du fantassin. Il en est de même de toutes les organisations allemandes dont nous connaissions les détails ; chaque tranchée chaque boyau a reçu de nous un nom : le Kaiser, Hindenburg, von Kluck, tous les généraux, les fleuves et les villes d'Allemagne furent choisis comme parrains de ces travaux que l'ennemi, depuis plusieurs mois avait multipliés et perfectionnés.

La première position qui formait la principale ligne de résistance comprenait de deux à cinq tranchées s'échelonnant sur une profondeur de trois à cinq cents mètres, avec des défenses accessoires complètes ; réseaux impénétrables de fils de fer et de chevaux de frise, abris-cavernes contre le bombardement et fortins garnis de mitrailleuses.

De loin en loin le réseau de tranchées formait de véritables labyrinthes qui, connus de nos hommes avaient reçu des noms caractéristiques, le saillant, le trapèze, la courtine, l'éperon, le bastion.

L'état-major allemand avait prévu une deuxième ligne de résistance sur les hauteurs qui dominent au sud la vallée de la Py. Cette position avait été organisée avec soin, des emplacements de mitrailleuses y avaient été ménagés ; le réseau de fil de fer très dense qui la protégeait était soigneusement enterré et placé à contre-pente pour en diminuer la visibilité.

Entre les deux positions séparées par une distance de trois à quatre kilomètres, toutes les coupures du terrain avaient été aménagées en vue d'une défense pied à

pied. Les boyaux de communication reliant les deux lignes et protégés par des défenses accessoires permettaient de compartimenter le terrain au cas où une partie de la première céderait.

Le bombardement

Pendant trois jours nos batteries ont bombardé les positions allemandes. Nous avions mis en œuvre les créations les plus nouvelles de notre artillerie et nous avons pu en constater dans les tranchées conquises les redoutables effets. Sur certains points le nivellement a été complet, l'entrée des abris-cavernes étaient partout brisées et arrachés.

Notre tir couvrit toute l'étendue de la première position ; tandis que des pièces à longue portée atteignaient les routes, les voies ferrées et les gares. Ainsi certaines unités allemandes se trouvèrent coupées de leur ravitaillement et restèrent quarante-huit heures sans être approvisionnées.

L'effet moral ne fut pas moins puissant : les interruptions mêmes du bombardement augmentaient la nervosité de l'adversaire qui déclanchait inutilement des tirs de barrages et des feux de mousqueterie.

La pureté du ciel avait, les 22 et 23 septembre permis la précision des réglages par l'observation terrestre et aérienne. Le 24 septembre, le ciel se couvrit mais les nuages étaient assez élevés pour que l'aviation pût continuer son travail.

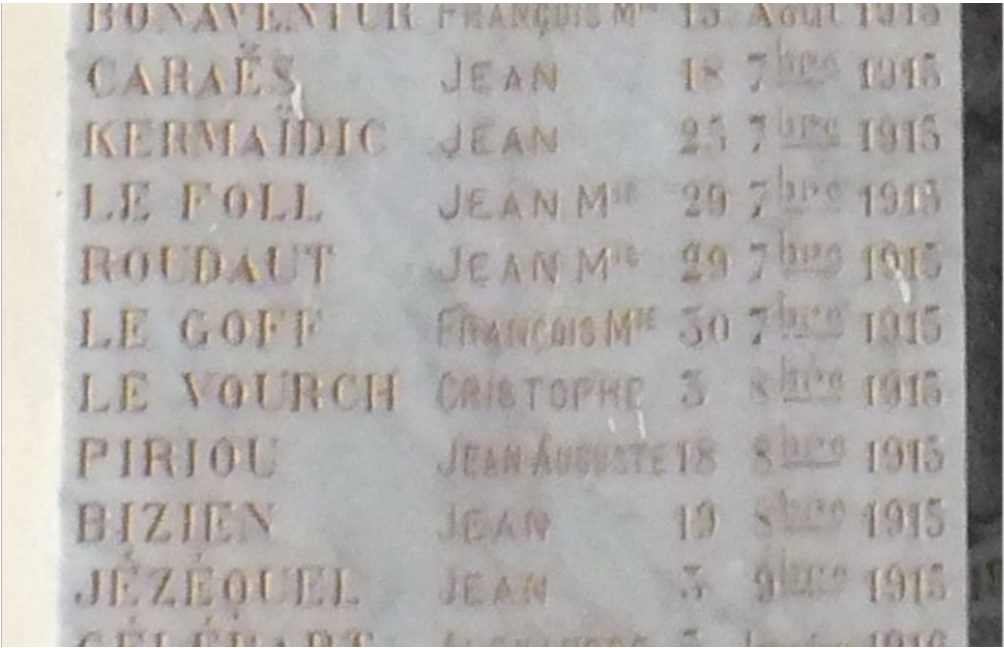
Le 25 septembre au matin, les nuées grises étaient très basses. A neuf heures, la pluie commença à tomber. A neuf heures quinze, heure fixée, l'assaut fut donné.

L'assaut

Cette vague humaine, qui sur ce front de plus de vingt-cinq kilomètres d'un même mouvement, d'un même élan s'abattit sur les tranchées ennemies et les couvrit, comprenait des Français de toutes les parties de la France : fantassins du pays breton et de la Vendée, de la Beauce et du Perche, de Paris et de Lorraine, de Normandie, de Franche-Comté, montagnards de Savoie et du Dauphiné, et parmi les contingents divers de l'infanterie coloniale, des hommes des côtes de la Méditerranée et de l'Océan ; zouaves et tirailleurs représentaient la France de l'Afrique du Nord.

En quelques minutes, nos hommes, aux prix de pertes presque partout légères, sautaient dans les tranchées allemandes, en maîtrisaient les défenseurs et poursuivaient leur course en avant avec entrain et audace, malgré la difficulté du terrain détrempé, malgré la résistance des Allemands qui rapidement, avec leurs réserves, garni leurs positions intermédiaires ou qui, à l'abri des boyaux perpendiculaires, dirigeaient des feux de mitrailleuses et

Monument aux morts de Plouarzel



A photograph of a stone monument with names and dates engraved on it. The text is arranged in a list format, with names on the left, surnames in the middle, and dates on the right. The stone has a light-colored, slightly weathered appearance.

BONAVENTUR	FRANÇOIS M ^{re}	15	AOÛT	1915
CARAS	JEAN	18	7 ^{bre}	1915
KERMAÏDIC	JEAN	25	7 ^{bre}	1915
LE FOLL	JEAN M ^{re}	29	7 ^{bre}	1915
ROUDAUT	JEAN M ^{re}	29	7 ^{bre}	1915
LE GOFF	FRANÇOIS M ^{re}	30	7 ^{bre}	1915
LE VOURCH	CRISTOPHE	3	8 ^{bre}	1915
PIRIOU	JEAN-AUGUSTE	18	8 ^{bre}	1915
BIZIEN	JEAN	19	8 ^{bre}	1915
JÉZÉQUEL	JEAN	3	9 ^{bre}	1915
CÉLÉSTIN	JEAN	3	10 ^{bre}	1915

Décédée le 29 juillet 1915, née le 12 juillet 1913.

[illegible]

